

LES SENTINELLES DU CRÉPUSCULE

TOME 1 : LES ORIGINES

Gianmarco Toto

Éditions ThoT
SF & Fantasy

Comédien diplômé d'état en enseignement théâtral, Gianmarco Toto anime des cours d'art dramatique et dirige une école depuis une trentaine d'années. C'est son travail auprès d'enfants et d'adolescents qui l'a encouragé à l'écriture théâtrale. Nouvelles, textes dramaturgiques et autres créations littéraires lui sont souvent commandés et font l'objet de projets pédagogiques en France et à l'étranger. Son premier roman, *Les Sentinelles du crépuscule*, est tiré de l'une de ses pièces qui rencontra un vif succès auprès des jeunes. Un second épisode est en cours d'écriture car l'auteur s'est attaché à ses personnages : cinq jeunes filles intrépides qu'il a imaginées en s'inspirant du courage de ces femmes qui ont traversé la Seconde Guerre mondiale puis les années cinquante, et qui ont su en témoigner avec humour et tendresse, mais aussi avec révolte face aux terribles injustices qui ont troublé ces époques.

Crépuscule sur Greenvalley

L'autobus filait à bonne allure sur la route qui longeait les falaises blanches de Folkestone près de Douvres. C'était la première fois qu'Abigail posait ses valises sur le sol anglais. Elle avait voyagé d'orphelinat en orphelinat, depuis l'Allemagne jusqu'à la France, puis du Nord Finistère jusqu'à ces terres. Toute sa jeunesse s'était écoulée de pension en institution, de gare en port. Depuis Calais, ce fut une demi-journée de bateau puis la route, la route à perte de vue qui s'étirait dans cette campagne du Kent en fin d'après-midi. Les White Cliffs ressemblaient à une longue traînée de craie sur un tableau noir. La mer avait pris une teinte foncée. Abigail devait être l'une des filles les plus âgées. Des filles. Rien que des filles à qui cette guerre interminable avait ravi parents, amis, sœurs et frères. Elles étaient toutes orphelines et le point de vue à l'arrière de ce vieil autocar ne laissait apercevoir à Abigail que les chevelures de ces adolescentes, à qui l'on avait enlevé une bonne partie de leur jeunesse et de leur innocence. Elle imaginait leur histoire, mais ses suppositions rejoignaient sa propre existence passée, comme une évidence.

L'autobus commença à virer. La route s'enfonçait à présent à l'intérieur des terres. La campagne se dénudait de son feuillage

automnal et annonçait les frimas de l'hiver. De temps à autre, un visage se dressait au-dessus des repose-tête. Les regards scrutaient le décor alentour. Des yeux bleus, verts, noisette, des yeux perdus qui cherchaient un nouveau chemin. Les maisons se faisaient de plus en plus rares. Parfois, les jeunes filles apercevaient un autochtone qui observait sans réaction l'autobus passer. Puis ces silhouettes inconnues rapetissaient pour disparaître au loin derrière. La voix rauque du chauffeur jaillit soudain au milieu des discussions feutrées par le bruit du moteur :

— Nous sommes bientôt arrivés, mesdemoiselles...
Greenvalley Manor...

Cela eut un effet immédiat sur les conversations qui enflèrent comme une marée montante. Les filles étaient impatientes de découvrir leur prochaine demeure. Abigail ne savait pas trop si elle devait se laisser aller à l'excitation ambiante ou pleurer encore comme toutes ces fois où elle avait versé ses larmes sur la grisaille d'un quai. Elle se sentait épuisée et dégoûtée de tous ces kilomètres, ces routes, ces trains et ces bateaux. À quinze ans, Abigail avait déjà vécu tant de choses violentes et précipitées. Cela faisait à peine cinq ans que les armées d'Hitler lui avaient tout pris. À l'aube de sa jeunesse, elle percevait une sorte de crépuscule assombrir son existence, à l'image de celui qui venait à présent lentement effacer la lumière de cette journée d'automne. Encore une route, encore un chemin de campagne et puis une allée bordée de platanes qui s'étirait jusqu'à un grand portail de fer forgé. Et derrière, se détachant au-dessus d'un parc gigantesque, planté blanc et droit comme une falaise de

Folkestone, le manoir de Greenvalley, son prochain foyer. À ses pieds, le personnel de maison, aligné tel un bataillon d'infanterie, attendait que l'autobus s'arrête tout à fait.

Dans un crissement de freins, la machine s'immobilisa. L'air hagard, les orphelines sortirent au grand air, une à une, leur modeste bagage à la main. Elles étaient toutes impressionnées par la hauteur et l'austérité de la bâtisse. De chaque côté d'un large escalier menant à l'entrée principale, des statues de chérubins au regard triste se dressaient dans des attitudes naïves.

Le manoir affichait de grandes fenêtres parsemées de multiples vitres, si nombreuses qu'elles donnaient le vertige. Les jeunes filles n'étaient plus que des murmures, étourdies par un tel endroit, abasourdies devant les jardins dont on n'apercevait pas les limites. Entre les arbres de toutes espèces qui s'accumulaient dans une brume naissante, on pouvait encore distinguer de pâles statues, fantômes gris piqués au gré des allées qui s'enfonçaient dans ce décor inouï. Leurs pas incertains faisaient crisser le gravillon blanc à l'entrée du manoir.

Sans un mot, le personnel de maison accompagna le groupe à l'intérieur de cet endroit qui allait leur réserver sans doute d'autres surprises. Aux côtés d'Abigail, une jeune fille blonde, aux traits fins, aux yeux d'un bleu profond, la fixa, l'air tout autant ébahi et hébété. C'était la première fois, depuis le port de Calais où elle avait embarqué, qu'une des futures pensionnaires lui adressait la parole :

— Ben, dis donc ! Si je m'attendais à ça ! Qu'est-ce que tu en penses ? dit-elle un peu vulgairement.

— Oui. C'est immense ! répliqua Abigail.

« Quelle idiote, ma pauvre Abigail ! » pensa-t-elle. Une des filles lui parlait enfin et la sécheresse de sa répartie la fit presque rougir de honte. Pressées par le reste du groupe, elles avancèrent jusqu'à l'entrée de la demeure dans un gigantesque hall dont on devinait à peine le plafond. Tout n'était que boiseries sculptées avec la plus grande finesse. Des meubles lourds au style épuré s'intercalaient entre des tapisseries d'un autre âge et de gigantesques tableaux qui représentaient des scènes champêtres ou de chasse à courre. Des nombreuses portes se multipliaient en tous sens. Un large escalier n'en finissait plus de grimper devant elles. Elles se sentaient englouties dans ce décor très *british* comme Alice, l'héroïne du roman de Lewis Carroll. Un autre « pays des merveilles » où elles avaient toutes la sensation d'être trop petites pour un lieu si grand. Un des membres du personnel de maison prit la parole :

— La directrice va vous accueillir dans un instant, mesdemoiselles.

Puis, plus personne. Majordomes et femmes de chambre disparurent en claquements discrets par une nuée infinie de portes, les laissant seules, abandonnées à la démesure de l'endroit. Cette attente qui ne dura que peu de minutes leur parut interminable. Des coups de talons sèchement toqués sur le bois verni, accompagnés d'un autre pas plus lourd et plus feutré, résonnèrent dans la spirale gigantesque de l'escalier et atténuèrent le murmure des discussions.

À quelques marches du groupe de jeunes filles, une femme d'un âge mûr, l'air strict et le regard glacial, s'arrêta en les

dévisageant presque une à une depuis cette hauteur qu'elle avait sans doute volontairement adoptée afin d'être vue de tous. À ses côtés, un homme, un molosse presque aussi grand qu'énorme, en complet-veston et nœud papillon, détaillait les adolescentes de ses petits yeux porcins. La femme attendait que les dernières rumeurs s'estompent avant de leur parler d'une voix sèche et claire :

— Mesdemoiselles, je vous souhaite la bienvenue au manoir de Greenvalley. Ce pensionnat pour jeunes orphelines a été créé par feu lord Greenvalley. J'en suis l'actuelle directrice et ce depuis plus d'une vingtaine d'années. Je me nomme miss Brokensmile.

Son timbre de voix retentissait avec autorité. Les filles étaient toutes impressionnées par cet accueil protocolaire et sans sympathie. Soudain la jolie blonde, qui tantôt avait fait connaissance avec Abigail, se pencha discrètement vers elle et murmura :

— Je trouve que ce petit nom lui va à ravir.

Les filles à proximité laissèrent échapper un rire nerveux et incontrôlable en entendant ces paroles. La tête de miss Brokensmile fit un quart de tour dans leur direction. Le calme revint très vite dans le groupe. Puis l'austère maîtresse de maison reprit les présentations :

— Monsieur Cornerpop, ici présent, est le directeur adjoint et votre surveillant. Il vous exposera les divers points de notre règlement intérieur.

Le colosse se tourna vers la directrice en lui adressant un petit signe de tête lent et obséquieux. Puis, calmement, il descendit les quelques marches qui le séparaient de la troupe. Il déambula lentement entre les pensionnaires en fixant son regard sur

chacune d'entre elles. Ce regard vide de toute émotion en fit frémir plus d'une. Elles n'osaient lever le visage vers ce golem qui les détaillait. Puis sa voix martiale retentit à son tour dans le hall :

— Nous commencerons par vos bagages que vous allez me faire le plaisir de ramener à vos pieds. Nous ne tolérons pas le désordre dans l'établissement. Ce sera le premier point de règlement à retenir.

D'un seul mouvement, toutes s'exécutèrent en pressant leur valise sur leurs jambes, ultime rempart contre ce goliath peu avenant. Cela n'effaroucha pas la jolie blonde à la langue bien pendue qui susurra entre ses lèvres :

— Si son règlement est aussi aimable que lui, je nous souhaite d'heureux moments...

La tension était telle que les petits rires retenus tantôt se firent plus présents. Miss Brokensmile dévala d'un trait le bas de l'escalier et s'adressa à la voisine d'Abigail :

— Mademoiselle Lancaster ! Darla, je crois ?

Sans se démonter, la blonde ironique s'avança d'un pas et d'une révérence esquissée répondit :

— C'est exact, madame.

Avec précision, miss Brokensmile rajusta son chignon parfaitement coiffé et poursuivit sur un ton très ferme :

— Pouvez-vous nous exposer la raison de ces... gloussements ?

— Je partageais, avec mes camarades, la joie de prendre pension dans une aussi belle et réputée demeure, madame.

— C'est tout à votre honneur et nous espérons que chacune d'entre vous partage ce sentiment. Cependant, pouvez-vous nous préciser ce qu'il y a d'amusant à cela ?

— Je ne sais pas, madame. Peut-être la fatigue du voyage, mêlée à l'effervescence du moment ?

— L'effervescence du moment ? Voyez-vous cela ! Mademoiselle Lancaster, j'ai constaté, en lisant votre dossier, que vous avez la réputation d'être versatile et dissipée. Sachez que toutes les jeunes filles qui ont quitté cet établissement sont, aujourd'hui, rangées et d'honnêtes mères de famille. Quand on entre à Greenvalley Manor, on en sort éduqué. Me suis-je bien fait comprendre, mademoiselle ?

— Tout à fait, madame, répondit Darla, dans un étrangement discret de la voix.

— Veuillez reprendre votre place, ordonna la directrice en retournant énergiquement vers les marches d'escalier qui la faisaient plus grande qu'elle n'était.

— Monsieur Cornerpop, veuillez procéder à l'appel. Ensuite vous accompagnerez ces demoiselles à leur dortoir afin qu'elles soient prêtes pour le repas du soir.

Puis elle reprit, péremptoire, vers l'auditoire :

— Nous dînons à dix-neuf heures précises. Tâchez d'être à l'heure. Ce sera le second point du règlement à retenir. Une dernière chose : mesdemoiselles Cassie et Beverley Nothingale sont priées de me suivre jusqu'à mon bureau.

Deux jeunes filles s'avancèrent, valise à la main. Leur allure détonnait avec le reste du groupe. Chacune était joliment habillée et la préciosité de leurs mouvements laissait supposer que ces demoiselles venaient d'un autre monde. Leurs bagages étaient plus neufs que ceux des autres filles et elles tenaient chacune un sac à main suspendu à leur bras blanc et potelé.

Elles ressemblaient à deux petites poupées façonnées par un monde bien bourgeois. Elles passaient maintenant devant toutes les autres sans même leur adresser un regard complice. Puis elles disparurent à pas mesurés par une porte que miss Brokensmile leur tint ouverte avant de leur emboîter le pas. À ce moment précis, Abigail remarqua qu'un jeune garçon se tenait derrière la rampe d'escalier. Malgré la présence sur sa tête d'une grande casquette style Gavroche, aucune d'entre elles ne l'avait remarqué. Que faisait un garçon de cet âge dans une pension pour filles ? Abigail n'eut pas le temps d'imaginer la réponse que monsieur Cornerpop s'adressa à lui sur un ton sévère :

— J'espère pour toi que les chambres sont impeccables.

— J'ai fait ce que vous m'avez demandé, répondit le garçon visiblement gêné de se justifier en leur présence.

— C'est dans ton intérêt, mon garçon, reprit désagréablement le surveillant. Allez, suis-moi et ne lambine pas, nous allons accompagner ces demoiselles.

Puis il se tourna vers les pensionnaires et ajouta sur un ton de mauvaise plaisanterie :

— Allons, mesdemoiselles, prenez vos affaires, et ne traînez pas. Vous risqueriez de vous perdre et qui sait, faire d'inquiétantes rencontres. Ces vieux manoirs sont si chargés de mystères...

Le petit rire narquois que laissa échapper cet homme n'inspirait aucune sympathie. Les filles saisirent rapidement leurs bagages et commencèrent à gravir l'escalier dans les traces de cet ogre qui leur servait de guide. Darla n'avait pas quitté des yeux le jeune garçon à la casquette trop grande pour lui :

— Mignon, ce petit gars. Un peu fluet mais mignon, dit-elle sur un ton plein de malice.

— Ben toi alors, tu es sacrément gonflée, lui lança Abigail amusée.

— Bah ! C'est mon caractère. Et puis quand on constate l'âge du comité d'accueil, mieux vaut se tourner vers la jeunesse...

Une jolie brunette au teint pâle suivait Darla et Abigail de près. Elle traînait en boitillant une valise presque aussi grande qu'elle. Essoufflée, elle s'arrêta sur une marche et ajouta tristement :

— Moi, je ne suis pas d'humeur à rire. Cet endroit est si lugubre et si austère.

Darla et Abigail se retournèrent vers la jeune fille. Il ne leur fallut pas plus d'une seconde pour remarquer la raideur de sa jambe gauche. Une prothèse ainsi qu'une béquille lui permettraient de se tenir debout. Elles échangèrent un regard entendu puis Darla s'adressa gentiment à la jeune handicapée :

— Allez, ma jolie, passe-moi ta valise. Je vais t'aider.

— Je n'ai pas besoin d'aide. J'ai l'habitude, répondit la fille en souriant.

— Tu as vu la hauteur des escaliers ? Tu es sûre d'arriver au bout ?

— J'en ai vu d'autres. Crois-moi.

La jeune fille à la prothèse se sentit soudain gênée du ton un peu sec qu'elle avait adopté à l'égard de Darla et reprit la parole :

— Désolée, je ne voulais pas me montrer désagréable. C'est gentil quand même. Je m'appelle Fiona...

Les présentations faites, elles poursuivirent l'exploration de la demeure. À l'étage, elles abordaient à présent un corridor interminable. Sur les murs, entre chaque porte, étaient accrochés des portraits. Les futures pensionnaires avaient l'étrange impression que les regards de ces personnages les suivaient.

De lourds rideaux couleur lie de vin tombaient devant les fenêtres qui s'ouvraient sur les jardins du manoir. D'ici la vue était encore plus magique. Abigail imaginait cette campagne qui s'allongeait au-delà des arbres par une belle journée de printemps. Le panorama était magnifique. Plus loin, les reflets d'un étang laissaient échapper les derniers éclats éparpillés d'une lumière déclinante. Une remise et une grande serre surmontée d'une verrière ajoutaient au cachet de la propriété. Partout, toujours ces mêmes statues semées çà et là dans le parc jalonnaient d'étroites allées qui s'étiraient entre les arbres en de multiples et harmonieuses ramifications. Au loin, le soleil, qui tentait encore de percer les premières volutes d'une brume épaisse, déclinait lentement. Le crépuscule tombait sur cette première soirée au manoir de Greenvalley.